

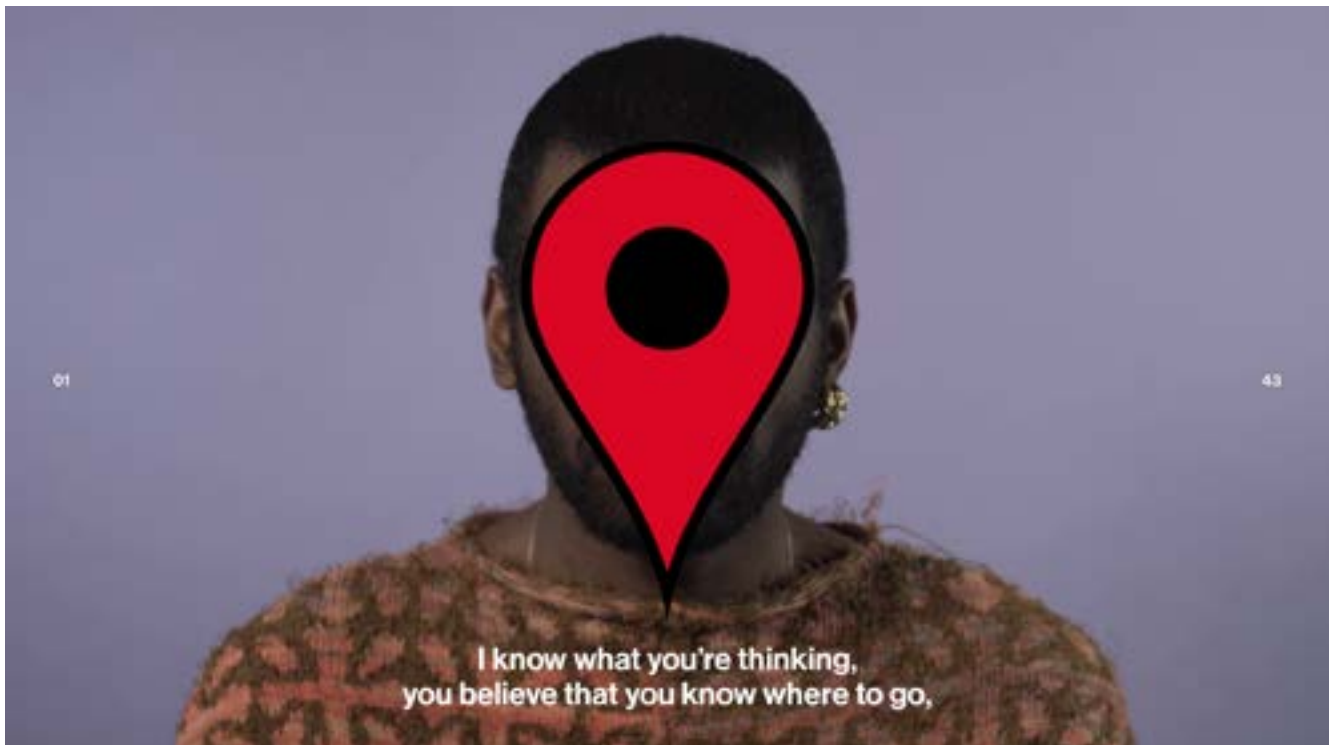
Like Dracula dodging the Cross La Quinzaine de la vidéo

Carte blanche à Line Ajan

Avec Mona Benyamin, Deniz Eroglu, Hilary
Galbreath, Ndayé Kouagou, Rayane Mcirdi,
Gaspar Willmann et Hoy Cheong Wong

26 janvier – 12 février 2022

41 rue Mazarine, Paris 6^e



Ndayé Kouagou
GOOD PEOPLE TV - ÉPISODE 1, 2021
7 min 23 s
Courtesy de l'artiste et galerie Nir Altman

“La télévision est à l’aise avec un million de sujets et se présente comme une exquise généraliste, un filtre encyclopédique qui évite toute spécificité comme Dracula esquivant la Croix. Elle se vante de parler couramment plusieurs langues et de s’exprimer par des centaines de voix, jonglant identités genrées et racialisées comme un esprit qui essaierait différents corps, un transformiste pris d’une frénésie boulimique.”

— Barbara Kruger, “September 1989” in *Remote Control*, The MIT Press, 1993, p. 48

Tiré de la rubrique que publiait régulièrement l’artiste Barbara Kruger dans *Artforum*, cet extrait décoratif habilement la versatilité de la télévision (en termes de contenus, de genres et de rythmes), une qualité qui fait sa force et sa faiblesse. La télévision, nous dit-on, “évite toute spécificité comme Dracula esquivant la Croix”. À travers cette métaphore imagée, Kruger décrit le changement continu du flux de programmes à la télé, et révèle simultanément le champ d’influence du petit écran. Lorsque le texte de Kruger est publié à la fin des années 1980, la portée de cette influence semble particulièrement tentaculaire — tant au niveau géographique et linguistique que thématique — faisant de la télévision une source inépuisable pour les artistes explorant la dimension socio-politique de la fabrique des images, tel-le-s que Kruger elle-même.

Aujourd’hui, les modes de production et de réception de la télévision ont changé, transformant par là même l’aspect physique de l’objet, désormais plat et fin. Son évolution technologique rapide a permis l’avènement d’une culture de l’écran global. Néanmoins, la télévision analogique et son esthétique persistent comme références, notamment dans les pratiques d’artistes né-e-s entre les années 1980 et la fin des années 1990¹.

Like Dracula dodging the Cross réunit des œuvres d’artistes qui continuent de questionner la télévision avec fascination, scepticisme et nostalgie. Iels utilisent, s’approprient et dérangent la télévision et ses fonctions, ses codes visuels et discursifs. Ces artistes subvertissent le présupposé selon lequel celle-ci serait une référence culturelle “universelle”, y injectant des éléments linguistiques, visuels et musicaux qu’iels expriment depuis des contextes culturels, des positionnements géographiques et politiques spécifiques. Tirant parti de l’immédiateté de l’esthétique et de la grammaire télévisuelles, iels y tissent des récits de transmissions diasporiques, des récits alternatifs et parodiques face aux histoires coloniales, ou des réflexions sur la désinformation et l’appropriation culturelle.

Créées et se déployant dans des environnements distincts, ces œuvres partagent une même méthodologie : elles émanent d’une économie de moyens qui se distingue des modes de productions de la télévision. Chacun-e de ces artistes se met en scène, ou met en scène ses ami-e-s, sa famille ou d’autres amateurices comme personnages principaux de l’œuvre, donnant lieu à des performances troublantes qui ne s’appuient pas sur la virtuosité des acteurices. Les artistes sont confronté-e-s au défi de filmer leurs proches dans un moment de vulnérabilité, tout en échappant à un regard voyeuriste.

Plus que des symptômes de la dévalorisation technique de l’art, ces choix processuels, visuels et conceptuels sont avant tout pratiques. Ils révèlent les conditions-mêmes de la production des œuvres, certaines ayant été réalisées lorsque les artistes étaient encore étudiant-e-s (Mona Benyamin, Rayane Mcirdi, Gaspar Willmann), ou ne s’inscrivaient pas encore dans le champ de l’art (Deniz Eroglu). D’autres se réclament d’une esthétique *do it yourself* liée à leurs engagements écologiques (Hilary Galbreath) ou à une exigence d’accessibilité (Ndayé Kouagou). Parmi ces pratiques relativement récentes, le film de Hoy Cheong Wong apparaît comme une œuvre pionnière ayant habilement perçu les liens entre le petit écran et la désinformation, exemplifiant de fait cette phrase de Trinh T. Minh-ha: “la vérité se loge entre tous les régimes de vérité”².

—Line Ajan

1 La plupart de ces artistes sont né-e-s au moment où les télé cathodiques et les lecteurs vidéos devenaient obsolètes.

2 Trinh T. Minh-ha, “Documentary is/ Not a name”, *October*, Vol. 52 (printemps, 1990), p.76

Programme détaillé

SALLE PRINCIPALE

Projections alternées de :

Hilary Galbreath, *Bug Eyes Episode 1*, 2019, 27 min, courtesy de l'artiste et In extenso

et

Rayane Mcirdi, *La légende d'Y.Z.*, 2016-2017, 14 min, courtesy de l'artiste

Installation :

Deniz Eroglu, *Baba Diptych*, installation vidéo à deux canaux, 2016, 2 min 29 s, courtesy de l'artiste

SECONDE SALLE

Diffusions alternées de :

Mona Benyamin, *Trouble in Paradise*, 2018, 8 min 30 s, courtesy de l'artiste

et

Gaspar Willmann, *Slonfa Shenfa*, 2021, 11 min 49 s, courtesy de l'artiste

SALLE DE PROJECTION (niveau -1)

Projections alternées de :

Wong Hoy Cheong, *Re: Looking*, 2002-2003, 30 min, courtesy de l'artiste

et

Ndayé Kouagou, *GOOD PEOPLE TV - ÉPISODE 1*, 2021, 7 min 23s, courtesy de l'artiste et galerie Nir Altman



Bug Eyes Episode 1, 2019, 27 min, © Hilary Galbreath 2019. Production In Extenso

Situé dans une Nouvelle Nouvelle Orléans imaginaire, le premier épisode du film *Bug Eyes* de Hilary Galbreath (née en 1989, États-Unis) se déploie comme une série de télé-réalité, marquée par un ridicule kafkaïen : les participant-e-s sont des humain-e-s transformé-e-s en insectes, joué-e-s par des marionnettes que l'artiste a réalisé. En accord avec cette méthodologie DIY, Galbreath insère son propre visage qui devient alors une figure joyeuse et omniprésente qui surveille les participant-e-s du premier épisode de la série. Subvertissant un genre qui est désormais emblématique du divertissement à l'américaine, Galbreath l'infuse de surréalisme et de tragédie.

Née en 1989 en Floride, États-Unis. Vit et travaille à Rennes. Diplômée de L'École Supérieure d'Art Annecy Alpes en 2017.

Depuis plusieurs années, Hilary Galbreath déploie à travers vidéos, installations, éditions et performances un scénario de science-fiction mettant en scène une population humaine touchée par d'étranges mutations physiques. Transformés en insectes de toute sorte, les personnages traversent une série d'épreuves kafkaïennes dans un monde, qui, très peu éloigné du nôtre, fait face à une importante crise écologique et sociale.

Le travail d'Hilary Galbreath a été présenté dans des expositions personnelles comme à Passerelle Centre d'art contemporain (Brest) et In extenso (Clermont-Ferrand), et collectives comme à 40mcube's HubHug Sculpture Project (Liffré), Rennes Art Weekend (Rennes), Cellar Door (Arondit, Paris), Postpop (Galerie Art et Essai, Rennes), et HOPE (newscenario.net). Elle était nommée pour le prix Science Po pour l'art contemporain 2019.



La légende d'Y.Z., 2016-2017, 14 min, courtesy de l'artiste



Le film de Rayane Mcirdi (né en 1993, France) *La légende d'Y.Z.* recrée des scènes de films d'arts martiaux, généralement produits en Asie (plus spécifiquement à Hong Kong), mais largement exportés et diffusés à la télévision occidentale. Cette vidéo révèle la grande influence qu'a eu ce genre, mais aussi la manière dont sa dissémination à travers des circuits occidentaux a ouvert la voie à certains stéréotypes culturels. L'impressionnant jeu du protagoniste Yacine Zerguit (le cousin de l'artiste) signale l'impact de ces stéréotypes sur les performances contemporaines des masculinités, offrant finalement un aperçu de la vie d'un jeune homme issu de l'immigration algérienne dans la France d'aujourd'hui.

Diplômé de l'école nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2019 et de l'École nationale des beaux-arts d'Angers en 2015, Rayane Mcirdi est vidéaste. Il vit à Asnières-sur-Seine.

Son travail a été montré lors de plusieurs expositions collectives dont, récemment, la 71^e édition de Jeune Création, 2021, Romainville; « Hamdoulah ça va », commissariat de Mohamed Bourouissa et Sonia Perrin, DADA, 2020, Marrakech; « Detroit City Guide Book Vol.1, 2, 3 & 4 », commissariat de Julien Sirjacq, Galerie P38, Le Point Éphémère, Le Doc & ENSBA, 2019-2018, Paris; « Désolé », commissariat de Mohamed Bourouissa, Emba / Galerie Édouard-Manet, 2019, Gennevilliers; « Écuries Nord », commissariat de Clément Cogitore, 104Cent-quatre, 2019, Paris; « Par amour du jeu », commissariat de Anna Labouze et Keimis Henni, Magasins Généraux, 2018, Pantin; « I-n-t-o-t-o 6 », commissariat de Thomas Fougérol et Julien Carreyn, Fondation d'entreprise Ricard, 2018, Paris; « La Fureur du Dragon », commissariat de Mohamed Bourouissa, Centre Pompidou, 2018, Paris; « Sharjah Biennial 13 – Act II, An Unpredictable Expression of Human Potential », commissariat de Hicham Khalidi, Christine Tohmé, Beirut Art Center, 2017, Beyrouth.

Il a été en résidence de création à l'Emba / Galerie Édouard-Manet en 2020, avec le soutien de la Drac Île-de-France.



Baba Diptych, 2016, installation vidéo à deux canaux, 2 min 29s, courtesy de l'artiste

Un autre genre de *remake* s'articulant autour de la question de la masculinité se joue dans l'installation *Baba Diptych* de Deniz Eroglu (né en 1981, Danemark). Ici, la télévision apparaît comme un "médium domestiqué" : l'œuvre a été réalisée à partir de séquences tournées par l'artiste à l'adolescence, montrant son père — un immigré turc qui a dû couper court à sa carrière d'acteur et ouvrir un kebab une fois arrivé au Danemark — dans son lieu de travail. Juxtaposé à de ce home movie touchant, un autre écran montre l'artiste qui imite son père et répète les mêmes gestes, vingt ans plus tard. Ce récit diasporique de transmission de la langue et de la culture met en avant une méthodologie de travail avec les membres de la famille de l'artiste, que l'on retrouve chez d'autres artistes du programme.

Deniz Eroglu est un artiste turco-danois dont l'œuvre sculpturale et vidéo est influencée par sa double identité culturelle et sa perspective d'immigré de deuxième génération. S'inspirant de son histoire personnelle et des expériences des membres de sa famille, Eroglu examine comment la pression exercée sur les migrants pour qu'ils s'assimilent peut produire des sentiments d'aliénation et de honte. Bien qu'il soit né et ait grandi au Danemark, Eroglu a eu du mal à se situer dans une culture qui insistait souvent sur sa différence par rapport au patrimoine danois.

Mona Benyamin



Trouble in Paradise, 2018, 8 min 30 s, courtesy de l'artiste



La participation des parents de l'artiste dans les films de Mona Benyamin (née en 1997, Palestine) est une stratégie récurrente. Dans *Trouble in Paradise*, le remake laisse place à la parodie : l'œuvre réactive des codes propres à la sitcom américaine (allant des rires enregistrés aux stéréotypes de genre) pour les détourner en abordant l'occupation israélienne illégale de la Palestine à travers l'humour noir. Mobilisant ses parents comme protagonistes, Benyamin rend cette démarche attachante, jouant à la fois sur leur connaissance limitée de la langue anglaise sur leur jeu d'amateur et leurs expériences de la Nakba (1948) et de la Naksa (1967) dont iels ne parlent jamais.

Mona Benyamin (née en 1997) est une artiste et une réalisatrice palestinienne basée à Haïfa. Dans ses œuvres, elle explore les perspectives intergénérationnelles sur l'espoir, les traumatismes et les questions d'identité, en utilisant l'humour et l'ironie comme outils politiques de résistance et de réflexion. Ses œuvres récentes ont été projetées - entre autres - au MoMA, à Another Gaze, au Sheffield DocFest, et à l'université de Columbia.



Slonfa Shenfa, 2021, 11 min 49 s, courtesy de l'artiste



Intitulée *Slonfa Shenfa* (“dormir, travailler” en patois alsacien), la vidéo de Gaspar Willmann (né en 1995, France) exemplifie ce jeu sur les performances dévalorisées, tout en abordant les périls des plateformes numériques de mise en relation. Joué par un acteur recruté en ligne, le personnage principal Cliff quitte son Alsace natale pour “l’Amérique”. Employant un circuit alternatif de production filmique, cette œuvre présente un pastiche d’une histoire classique d’Hollywood, le voyage iconique du rêve américain, formant ainsi un commentaire mélancolique sur les conditions de travail actuelles.

Gaspar Willmann est né en 1995 à Paris, où il vit et travaille. Par sa pratique de la vidéo, de l’installation et de la peinture, il s’empare d’objets, de formes et d’images quotidiennes, mobilise des représentations et des comportements collectifs pour en interroger la circulation et les enjeux dans le contexte d’une société technocratique qui agit sur les affects.

Hoy Cheong Wong



Re: Looking, 2002-2003, 30 min, commandité par le Schauspielhaus, le Theater Ohne Grenzen, Vienne et la Biennale de Venise 2003, courtesy de l'artiste

Dans *Re: Looking*, Hoy Cheong Wong (né en 1960, Malaisie) reprend les formes et stratégies des documentaires politiques afin de composer un récit fictif et absurde dans lequel la Malaisie aurait colonisé l'Autriche. L'exploration visionnaire que fait Wong de la question de la désinformation (ce que nous appelons aujourd'hui "fake news") résonne avec le ton de la vidéo de Ndayé Kouagou.

Wong Hoy Cheong est né à Penang, en Malaisie, en 1960. Il a obtenu une licence en littérature de l'Université Brandeis, Massachusetts, en 1982, et un Master en Éducation de l'Université Harvard en 1984. En 1986, il a obtenu un Master en Arts Plastiques en peinture à l'Université du Massachusetts, Amherst, et en 2011, il a reçu la bourse de création Bellagio de la Fondation Rockefeller. Dans une tentative d'échapper à la solitude et à la stase de la peinture, Wong utilise maintenant des médiums qu'il considère comme collaboratifs et qui mélangent efficacement la profondeur historique et l'immédiateté humaine ; il travaille le dessin, la photographie, la vidéo, l'installation et la performance. Dans les années 1990, il s'est intéressé à la migration des plantes. Cette recherche l'a amené à s'intéresser à la migration humaine et aux sujets connexes de l'identité racialisée, de la colonisation et de l'indigénéité.



GOOD PEOPLE TV - ÉPISODE 1, 2021, 7 min 23 s, courtesy de l'artiste et galerie Nir Altman

Dans *Good People TV - ÉPISODE 1*, Ndayé Kouagou (né en 1992, France) adopte la position d'un présentateur télé qui répond aux questions d'un public qui serait en quête de développement personnel. En réactivant le ton moralisateur et les lieux communs du langage médiatique, le texte et la vidéo de Kouagou parodient le rapport entre présentatrice et auditeuse, détournant ainsi l'aura des personnalités et supports médiatiques.

Ndayé Kouagou est un artiste et performeur basé à Paris. Sa pratique part toujours de textes dont il est l'auteur. Volontairement ou involontairement confus, il tente tant bien que mal d'apporter une réflexion sur ces trois sujets ; légitimité, liberté et amour. Le résultat est... ce qu'il est. Il décrit son travail comme « assez intéressant, mais pas si intéressant ou peut-être pas intéressant du tout ». Il a présenté son travail entre autres au Wiels (Bruxelles), Auto Italia, South East (Londres), Centrale Fies (Dro/Italie) et Lafayette Anticipation (Paris) où il a également lancé son projet d'édition YBR* (Young Black Romantics). Ses projets récents ont été présentés à la Biennale d'Athènes, Frieze London, le Centre Pompidou (performance), la Tallin Architecture Biennale (performance).